Septembre \$23

plus tard, il écrira des instructions, ébauchera même une grammaire. Or, l'idiome iroquois, aux combinaisons étranges, manque de mots pour exprimer les vérités abstraites; ces mots, le missionnaire devait les créer, suivant le génie de la langue, moderniser certaines expressions vieillies et devenues moins intelligibles. On entrevoit le courage et l'énergie que suppose une pareille gymnastique, renouvelée plusieurs fois la semaine et poursuivie même après de longues courses aux malades, des catéchismes aux écoles et maintes autres corvées. Grâce à ses efforts soutenus, le mis-



VILLAGE DE CAUGHNAWAGA

sionnaire en vint à maîtriser la langue, à se familiariser avec l'accent, au point que les Indiens disaient de lui: « Il parle comme nous. »

La langue n'était pas le seul exercice de patience et de renoncement que Caughnawaga offrit au missionnaire. Le ministère religieux s'y complique de difficultés spéciales. L'hiver, c'est l'isolement: pas de communications, pas de société; en tout temps c'est la visite aux malades, par des chemins primitifs, souvent dans la boue et toujours à pied. Parfois c'est un appel de nuit, appel pour l'un des Iroquois établis temporairement de l'autre côté du fleuve, à Lachine; alors, le Père grimpait en plein hiver l'énorme talus qui aboutit au pont du Pacifique et, malgré la tempête qui soufflait en rafales glacées, il se risquait, la lanterne à la main, sur la voie du chemin de fer: aventure périlleuse, pour qui n'a pas les nerfs solides et le pied sûr.

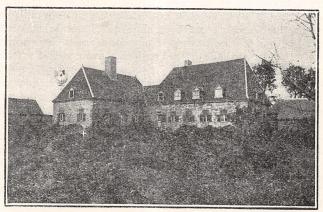
Ceux qui ont vécu parmi les sauvages le savent, l'Indien n'a pas d'heure. Pour peu qu'on se prête à ses caprices, c'est à tout moment du jour ou de la nuit qu'il se présente au presbytère. Il faut l'écouter, lui faire bon visage et, comme il n'est jamais pressé, la patience du missionnaire trouve ample exercice. A toute heure on a recours au prêtre: c'est un objet à bénir; un enfant à placer; de l'argent à changer; une difficulté de ménage à régler; une question d'affaires, de voyage, sur laquelle on veut l'avis du curé; c'est une lettre qu'on vient le prier d'écrire; c'est parfois simple curiosité, ou envie de parler ou de faire parler, qu'on masque sous un prétexte. Le missionnaire est l'homme qui sait tout, en qui on a confiance et qu'on consulte, il est le père de la tribu.

Le P. Gras se pliait à ces fantaisies avec une patience angélique. Il était toujours si bon, si délicat; il avait l'air si gai et il était toujours si encourageant qu'on ne se gênait pas. Les enfants surtout, au sortir de l'école, envahissaient son bureau par bandes; ils venaient le saluer, lui faire part de leurs succès. Tout ce petit monde causait avec le missionnaire, sans la moindre gêne, lui posait mille questions et naturellement touchait à tout: « Père, pourquoi ceci? Père, pourquoi cela? » Et le missionnaire, heureux au milieu de ses petits amis, se prêtait à leurs fantaisies, disait un bon mot, distribuait des encouragements, souvent quelques friandises; alors, peu à peu, le bureau se vidait, le silence se rétablissait et le Père, reposé, illuminé par cette visite, reprenait son travail avec une nouvelle ardeur. Il se sentait aimé, compris et son cœur en battait de joie.

L'enfance fut toujours la partie privilégiée de son troupeau. Il l'aimait, et l'ambition de sa vie fut de la mettre à sa main, de la former, afin d'assurer l'avenir. Ce que cette entreprise lui coûta de démarches, de luttes, de sacrifices, est à peine croyable: disons qu'elle lui coûta la vie. Il avait compris de suite la nécessité de confier l'éducation de la jeunesse à des religieuses. Or, il existait contre les Sœurs des préjugés tenaces, habilement entretenus par quelques meneurs qui y voyaient leur profit. On prétendait que les religieuses étaient inaptes et incapables de répondre aux besoins locaux. Ces accusations étaient admises comme des vérités incontestables. Aller contre les préjugés est toujours dangereux, surtout parmi les Indiens; le missionnaire tenta l'aventure, il prévoyait la guerre qui allait éclater, il marcha quand même, mais non sans s'être entouré de toutes les garanties de succès. Il s'assura d'abord le concours des Sœurs de Sainte-Anne et l'appui de M. Scott, du département des Affaires Indiennes, bureau d'où relève l'administration de la réserve. Ce monsieur, bien que protestant, est un grand admirateur des religieuses, qu'il a vues à l'œuvre dans les différentes réserves du Canada, où elles sont établies.

LE P. JOSEPH GRAS, S. J.

réalité. En effet, le Père avait voulu faire la concentration de toutes ses forces sur un but unique: la mission iroquoise, son développement, ses progrès. En avouant cet exclusivisme volontaire, il en donnait la raison à l'un de ses confidents: « Il avait craint de se laisser distraire par des lectures, des travaux plus attrayants, dont il ne se détacherait pas sans une certaine souffrance? » Afin d'éviter toute lutte il préféra, suivant son habitude, couper court une bonne fois et se clôturer dans son milieu. Ce sacrifice peut paraître léger à certains esprits peu cultivés; il fut dur au P. Gras



PRESBYTÈRE DE CAUGHNAWAGA

car, agir ainsi, c'était un peu mourir intellectuellement, c'était se fermer un monde de jouissances et de distractions délicates et légitimes. Il réduisit même ses sorties de Caughnawaga au strict nécessaire et ses visites d'affaires furent courtes et par suite fatigantes. Il se reprochera, dans sa dernière maladie, d'avoir peutêtre poussé trop loin le détachement et d'avoir compromis ses forces. Heureux ceux qui n'ont que de pareilles inquiétudes sur la conscience! Aux confrères qui le sollicitaient souvent de prendre quelques jours de vacances il répondait aimablement: « C'est difficile, l'ouvrage... Je ne puis pas. — Quand vous serez mort, lui expliquait-on, il faudra bien vous remplacer. » Il souriait et détournait la conversation. Il se croyait plus solide qu'il n'était.

Son repos favori était la culture de son jardin. Il avait planté des arbres fruitiers, quelques plants de vigne et des légumes variés Mais, ici encore, le jardinier n'avait pas pour unique fin de se distraire. Il visait, disait-il, à éduquer ses Indiens, à leur inspirer le goût de la culture, à leur faire comprendre le parti qu'ils pour-

411

raient tirer eux-mêmes de leurs terres en friche. On admirait le Père mais, faute de constance, on ne profitait guère de sa leçon et quelques-uns, naturellement, critiquaient, accusant les missionnaires de s'être réservés le meilleur morceau de terre, le seul morceau enchanté.

LA FIN

Depuis treize ans le P. Gras menait à Caughnawaga cette vie d'abnégation et de sacrifice. Il se sentait enfin maître de la langue. maître de la position et, sans avoir jamais compté sur la gratitude humaine, dont il avait, disait-il, fait le sacrifice en s'offrant à ses supérieurs, il se sentait estimé et aimé de l'immense majorité. Ceux même qui le persécutaient en voulaient non à sa personne, mais à ses œuvres. D'ailleurs la Providence avait semblé prendre sa cause en mains et quelques événements qui eurent dans la tribu un retentissement énorme, dessillèrent les veux de quelques égarés, plus ignorants que coupables. Le missionnaire avait traversé une longue période d'ennuis, d'oppositions, de contradictions, de calomnies; il l'avait traversée avec sérénité. Appelé à se défendre, il avait rétabli les faits avec cette candeur d'âme qui trahit la pureté du cœur et on lui avait rendu pleine justice. Et c'est au moment où son intelligence lucide, son expérience des hommes, son tact, sa délicieuse franchise, ses vertus reconnues. son beau caractère, son âme droite et noble, le mettaient à même de donner toute sa mesure, que la mort vint le frapper.

Dès le début de l'année 1922, le Père se sentit affaibli, épuisé, mais il n'arrêta pas. Au lendemain d'une course de nuit aux malades, il montait en chaire. Son confrère fut frappé de sa pâleur. Après le dîner, il s'excusa et se retira dans sa chambre pour se reposer un instant. Le cœur était irrégulier. Le medecin fit transporter le malade à l'hôpital de Caughnawaga, afin de lui ménager plus de repos. Le missionnaire s'y rendit à contre-cœur, car c'était s'éloigner un peu de ses enfants. A peine les Indiens eurent-ils appris la nouvelle que l'hôpital fut assiégé. On voulait le voir, quelques-uns pour se confesser, d'autres pour lui dire les prières qu'ils faisaient en vue de son rétablissement, lui exposer une difficulté, lui demander un conseil. Ces visites, tout en consolant le malade, le fatiguaient; on dut les interdire. Mais alors il fallut monter la garde à la porte de la chambre. Malgré les précautions, plusieurs Indiens réussirent à se faufiler jusqu'auprès du malade et ce n'est pas celui-ci qui aurait songé à s'en plaindre. A la garde qui lui annonçait la défense du médecin: « Soit, répondait-il, mais si l'on fait des exceptions que ce soit pour mes Iroquois. »

Le Père ne ressentant d'autre malaise qu'une grande faiblesse, accompagnée de palpitations, ne se rendait qu'imparfaitement compte de son état. A force d'instances il obtint, après cinq semaines d'absence, de venir passer quelques heures au presbytère, le jour de Pâques. A la descente de voiture il était radieux; on l'installa dans un fauteuil et aussitôt les visiteurs affluèrent, qu'on eut peine à écarter. Le Père dîna avec la communauté et fut joyeux, plein d'entrain: c'était pour lui une fête. Dans l'aprèsmidi il voulut, avant de retourner à l'hôpital, faire le tour de son jardin et assister à la bénédiction du saint Sacrement. C'est alors qu'il se retira, mais non sans avoir déchiré toutes ses notes intimes.

Quelques jours après, des crises plus alarmantes se produisirent, si bien qu'on décida de transporter le malade à l'Hôtel-Dieu de Montréal, où il serait moins exposé aux visites et plus à portée de main des médecins. Les Indiens en effet réussissaient encore à s'introduire: « Permettez-nous de le regarder, rien que de le regarder, imploraient deux bonnes vieilles. En l'apercevant si défait elles éclatent en sanglots: « Oh! pauvre Père, pauvre Père! » Le missionnaire surpris ne put lui non plus retenir ses larmes; et comme il était alors assis dans une chaise roulante et n'avait pas son mouchoir à portée de main, une des Iroquoises qui étanchait ses larmes se penche sur le malade, comme une mère sur son enfant, lui taponne les yeux avec son mouchoir: « Tiens, dit-elle, d'un ton câlin, mets tes pleurs avec les miens. » Ces scènes, si douces qu'elles fussent, ébranlaient trop le cœur du malade: il fallait donc partir. Ce fut un sacrifice héroïque: « Personne ne peut comprendre, confiait le missionnaire, ce que ça me fait de quitter Caughnawaga. Il me faut toutes mes forces pour accomplir le sacrifice; mais mes supérieurs le désirent, ça suffit. »

Les médecins jugèrent le cas très grave et constatèreut plusieurs lésions au cœur. Ils conseillèrent même l'Extrême-Onction. Le Père qui ne se sentait pas de douleurs était plutôt sous l'impression qu'il ne tarderait pas à se rétablir. Aussi fut-il étonné quand on lui annonça le danger: « Je pensais, se contenta-t-il de répondre, qu'il me faudrait travailler encore longtemps, mais puisque le bon Dieu le veut autrement, c'est très bien. » C'était la résignation parfaite; Dieu d'ailleurs, avouait-il, se montrait très bon pour lui. Cependant le malade priait beaucoup et s'unissait aux prières qu'on faisait partout pour sa guérison. Il voulait la vie, non pour lui, mais pour ses Indiens, qui le préoccupaient; toujours d'ailleurs avec un abandon absolu au bon plaisir de Dieu. Condamné au lit six mois durant, le malade ne perdit rien de sa patience et garda toujours son bon sourire. Il est vrai que pour s'aider, disait-il, à supporter la longue journée d'hôpital, il en

Septembre/23

414 LE MESSAGER CANADIEN DU SACRÉ CŒUR

avait subdivisé les heures qu'il offrait, chacune séparément, pour diverses intentions, ayant trait avant tout à ses Iroquois. Car, même alors, sa pensée et son cœur étaient sans cesse au milieu de ses enfants: les nouvelles les plus insignifiantes de la mission l'intéressaient. Ses confrères le visitaient souvent ainsi que plusieurs prêtres. Mgr Forbes, évêque de Joliette, ancien curé



TOMBEAU DE KATERI TEKAKWITHA

de Caughnawaga, vint aussi le voir, et cette marque de bienveillance fut pour le malade une douce consolation. Parfois aussi une main légère entrebaillait la porte de la chambre. C'était une Indienne qui entrait sur la plante des pieds: « Toi, disait-elle, en portant le doigt sur la bouche, toi, pas permission de parler; toi n'as rien à dire; toi dois me laisser faire. » Alors elle déposait délicatement auprès du lit un panier des meilleurs fruits qu'elle avait trouvés au marché et se retirait radieuse. Ces actes de délicatesse illuminaient le malade et servaient de thème à ses conversations et de preuve irréfragable des bons sentiments que cache le cœur iroquois.

Ce qui touchait le plus ces grands enfants que sont les Indiens, c'est l'isolement auquel il s'était condamné pour eux. Le fait de vivre et surtout de mourir loin des siens et de s'être attaché à eux à ce degré de renoncement les frappait d'admiration. Les Iroquois ont en effet un grand esprit de famille. Ils se visitent beaucoup